

## Commentaires de lecture

### Essai

Gérald Alexis, Gérald Baril, Manouane Beauchamp, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante, David Laporte, Yvon Poulin et Pierre Rajotte

Numéro 142, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Baril, G., Beauchamp, M., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Bourneuf, R., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Laberge, Y., Lamartine, T., Laplante, L., Laporte, D., Poulin, Y. & Rajotte, P. (2016). Compte rendu de [Commentaires de lecture : essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (142), 51–55.

Jean Larose

GOOGLE GOULAG

NOUVEAUX ESSAIS DE LITTÉRATURE APPLIQUÉE

Boréal, Montréal, 2015, 186 p. ; 22,95 \$

Jean Larose est encore « choqué noir ». L'essayiste et romancier récidive avec une deuxième fournée de ses essais de littérature appliquée dans une même année. Toujours aussi incisif, il rassemble ici des textes écrits entre 1998 et 2015, explorant ses thèmes de prédilection avec encore davantage d'esprit de suite et de profondeur que dans le recueil précédent.

L'ouvrage reprend entre autres des critiques lancées par l'auteur, dès la fin des années 1990, contre la professionnalisation des enseignants des écoles primaires et secondaires du Québec, sous l'égide des sciences de l'éducation. Principale doléance : les apprentissages des nouveaux enseignants sont trop axés sur la pédagogie et la gestion de classe, pas assez sur la matière à enseigner. La réplique des spécialistes de la pédagogie lui aurait alors donné raison. Refusant tout autant de justifier leur approche que d'assumer leur part de responsabilité à l'égard de la baisse tendancielle du taux de réussite des élèves québécois, les doctes pédagogues auraient reproché au critique de convoiter leur position de pouvoir.

Les ratés du système d'éducation sont corollaires, selon Larose, d'une rupture avec l'humanisme qui, depuis la fin des années 1960, consomme l'assurance et l'ambition dont nous aurions tellement besoin pour soutenir la naissance d'une « nation américaine d'un type inédit ». Le congédiement de la culture classique et son remplacement par une « contre-culture de masse » reposent pourtant sur une méprise. On croit se libérer du joug de la classe dominante en se libérant de la grande culture, alors qu'on se prive en réalité d'une richesse qui nous appartient aussi : « Il y a deux générations, pour corriger l'injustice qui réservait le patrimoine classique à l'élite, on l'a enlevé à tout le monde au lieu de l'ouvrir à tous ». (Soit dit en passant, contrairement à ce qu'en pense Larose, cela n'est pas une conséquence logique de la sociologie de Pierre Bourdieu!) Dès lors, il ne faut pas s'étonner de l'affaiblissement de la qualité de la langue au Québec. Les jeunes peinent à bien écrire, on le sait, mais il y a pire. Les institutions en principe garantes de la bonne tenue du français ne semblent pas lui accorder l'attention requise. Le constat est ici appuyé notamment par une analyse d'un avis du Conseil supérieur de l'éducation truffé de phrases bancales, à tel point que le

document présenté comme travail scolaire n'obtiendrait même pas la note de passage.

Un des textes du recueil propose le recours à *La société du spectacle* de Guy Debord comme outil d'analyse de nos sociétés en perdition. Larose note que « pour Debord, la société du spectacle n'est pas seulement une société ahurie de spectacles, mais également la forme du rapport social à une époque historique où l'économie, parvenue à l'occupation totale de la vie, impose à tous et en permanence le spectacle de la marchandise et la marchandise comme spectacle, au détriment de la réalité ». Ainsi, la vie réelle perd de sa valeur, au profit du simulacre et de la virtualité. La passion de l'humanité pour l'échange est exploitée à outrance, fourvoyée dans l'acte de consommation pour lui-même.

L'examen de la « culture médiatico-numérique » et des dégâts qui en résultent, en particulier chez les jeunes, occupe une place importante dans le tableau brossé par Larose. Il n'est pas le seul à se pencher sur l'expansion des instruments numériques, mais il y a chez lui une manière... et une substance conséquente. L'essayiste ne prétend pas à un regard absolument distancié sur cette culture. Témoinant de sa propre expérience, il met en scène ses enthousiasmes, ses surprises et ses déceptions, dans les rets du

numérique. L'auteur change d'ordinateur, passe d'un système d'exploitation à un autre, s'interroge sur le spectacle de visages inconnus atteignant l'orgasme en face de la caméra. Grâce à Google, se dit-il, l'homme contemporain est enfin libéré du devoir de mémoire, il n'a plus à se souvenir de rien.

En quête d'informations sur un auteur déporté au goulag dans les années 1930, Larose se voit proposer par Google des vacances en Sibérie. En marge des résultats de recherche, on vante les beautés de la nature sibérienne. Bien que Google tende à le banaliser, le court-circuit contextuel suscite chez l'écrivain le dégoût et la révolte : « [...] neutraliser le mot *goulag* n'est pas neutre ».

En définitive, Larose se demande si ses essais ne relèvent pas simplement d'une « crise d'hystérie paranoïaque contre le mal public ». Sans doute. Mais on pourrait aussi y entendre un cri de ralliement.

Gérald Baril ►



Michel Tournier

LETTRES PARLÉES À SON AMI ALLEMAND HELLMUT WALLER  
1967-1998

Gallimard, Paris, 2015, 342 p. ; 44,95 \$



Professeure de littérature à l'Université d'Angers et spécialiste de l'œuvre de Michel Tournier, Arlette Bouloumié a retranscrit les 23 « lettres parlées » que l'écrivain a adressées à son ami et traducteur allemand Hellmut Waller entre 1967 et 1998. Par « lettres parlées », il faut entendre des missives enregistrées sur bandes magnétiques à l'intention de cet ami rencontré à Tübingen

en 1946. Elles s'étendent parfois sur plusieurs jours et présentent un caractère spontané généralement absent des correspondances traditionnelles. C'est donc un Tournier détendu et disert que le lecteur a le plaisir de découvrir tout au long de ce volume.

De quoi discute Tournier? De ses projets d'écriture, naturellement. Les 23 lettres parlées nous font entrer dans l'atelier de l'écrivain. Dans sa première lettre, il vient de recevoir le Grand Prix de l'Académie française pour *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et travaille au *Roi des aulnes*. Dans sa dernière, il réfléchit à un projet de roman de vampire qu'il souhaite intituler *Hermine ou le goût du sang*. Ses autres principaux livres, de *Vendredi ou la vie sauvage* et *Le coq de bruyère* à *La goutte d'or* et *Le médianoche amoureux*, sont évoqués au fil du temps. La littérature occupe ainsi une place de première importance, mais sans éclipser d'autres sujets chers à l'écrivain: les voyages, la photographie, les amis... Bouloumié a établi le texte de manière à en faciliter la lecture. Les 23 lettres parlées sont précédées de la retranscription d'un entretien de 1977 au cours duquel le présentateur (Michel Chapuis) a lu une lettre que Tournier avait adressée à Waller en 1962 et où il résumait à son ami les circonstances de sa vie depuis les douze années qu'ils s'étaient perdus de vue. En guise d'annexes, Bouloumié a retranscrit une conversation radiophonique entre Tournier et Gilles Lapouge, ainsi qu'un extrait de « Retour d'Allemagne » (rédigé à l'occasion de la Foire du livre de Francfort).

Depuis quelques années, Tournier, qui vient de nous quitter, avait cessé d'écrire, mais ces *Lettres parlées* nous donnent l'impression que ce n'est pas le cas et qu'il est toujours bien vivant.

Patrick Bergeron

Catherine Voyer-Léger

DÉSORDRE ET DÉSIRS

Septentrion, Québec, 2016, 209 p. ; 19,95 \$

Femme aux mille occupations, Catherine Voyer-Léger œuvre sur tous les fronts culturels. Féministe convaincue, elle collabore à plusieurs périodiques, cumule les emplois dans le domaine artistique, en plus d'avoir tenu en parallèle et avec une assiduité religieuse un blogue très remarqué. Après *Détails et dédales* auquel il fait suite, le recueil *Désordre et désirs* rassemble une collection des meilleures chroniques parues à l'origine sur ce même blogue, désormais abandonné, dans le but de donner un second souffle à ces fragments de pensée éphémères, un peu plus de cinquante au total, offerts comme des avions en papier, d'après la jolie métaphore de l'auteure, le temps d'un second et ultime vol plané.

L'éventail des sujets traités est large, allant des plus frivoles aux plus sévères. Au moment d'aborder le rôle de la beauté et les mécanismes d'imposition de ses canons, leur

influence sur le rapport au corps et au désir, l'occasion se fait belle pour la chroniqueuse d'emprunter les exemples tirés de son intimité. Avec une transparence qu'on doit lui reconnaître, elle n'hésite pas à se mettre à nu dans toute sa fragilité, à gratter au passage quelques bobos, quelques cicatrices plutôt, celles laissées par une enfance de jeune fille rejetée, une adolescence souvent



douloureuse et une vie de femme oubliée par l'amour. Qu'elle analyse une œuvre ou qu'elle relate son séjour dans une Haïti étonnamment familière, toujours elle prend le temps de se situer, de revenir sur sa démarche en donnant au lecteur un accès privilégié à une pensée en mouvement.

Toute en étincelles et en courts-circuits, la réflexion de CVL éblouit par secousses, débusque les poncifs et traque les idées courtes en tentant de restituer leur complexité aux sujets abordés. Ce faisant, elle apporte moins de réponses qu'elle ne reformule des questions mal engagées. Lorsque l'auteure s'attelle en quelques pages à des problèmes aussi vastes que la violence endémique ou notre relation à la pornographie, la chronique paraît toutefois une arme assez inoffensive. Et reviennent à l'idée ces avions de papier, de minuscules avions de papier effleurant une cible bien ambitieuse, encore que ces vignettes s'intègrent parfaitement

à l'un des thèmes fédérateurs du recueil: le rapport d'une société à l'image, voire la participation hégémonique des médias à la construction de la «réalité».

David Laporte

**Pierre Lefebvre**

## CONFESSIONS D'UN CASSÉ

Boréal, Montréal, 2015, 161 p.; 22,50 \$

«Autant l'avouer tout de go, je n'ai jamais rien compris à la valeur de l'argent», c'est ainsi que commence l'ouvrage de Pierre Lefebvre. Les couleurs

sont annoncées: l'auteur va ensuite, au fil de ses sept confessions, nous prendre à témoin de la guerre d'usure qu'il mène contre les valeurs rattachées, au sein de notre société, à l'argent-roi, à l'argent-dieu. Il s'agit, bien sûr, d'une bataille perdue d'avance. Mais elle mérite tout de même d'être livrée.

On ne peut s'empêcher d'admirer ce Don Quichotte s'escrimant contre des moulins à vent, cet Achille face au Pâris du capitalisme sauvage, ce David voulant s'en prendre au Goliath de la production et de la consommation effrénées. Il s'insurge contre «la hiérarchisation du monde faite à la lueur perverse de l'utilité des choses, tout comme des êtres», contre l'expression «ressources humaines», qui sous-entend que les personnes sont destinées comme les autres ressources «à être consommé[es] ou brûlé[es] d'une façon ou d'une autre», contre le manque de respect accordé à ceux qui n'ont pas le portefeuille suffisamment garni. À propos du salaire de base, il révèle qu'«[à] salaire minimum, [il a] toujours travaillé au minimum». Sa philosophie envers les employeurs consiste à «leur en donner précisément pour leur argent». Il rappelle la citation de Victor Hugo affirmant que «[c]'est de l'enfer des pauvres qu'est fait le paradis des riches».

La plume de Pierre Lefebvre est remarquable et délicieusement caustique. Son propos désabusé ne manque pas d'humour, malgré les situations parfois pénibles qu'il raconte, notamment ses déboires avec ses «propriétaires» âpres au gain et ses nombreux déménagements allant avec le fait d'être désargenté. Selon lui, le principal défi du «cassé» est d'avoir à canaliser sa colère envers la violence systémique, omniprésente, qu'il doit constamment affronter.

*Confessions d'un cassé* est un petit bijou que les lecteurs et lectrices auront assurément grand plaisir à lire. Il se termine



par un texte insolite mettant en scène des enfants, un orang-outan et un chimpanzé. Je vous laisse découvrir la suite...

Pierre Lefebvre est dramaturge et rédacteur en chef de la revue *Liberté*. Cinq des sept confessions ici regroupées ont déjà paru dans cette publication.

Gaétan Bélanger

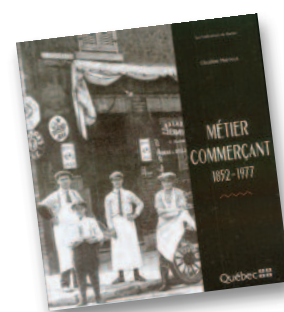
**Claudine Marcoux**

## MÉTIER COMMERÇANT 1852-1977

Publications du Québec, Québec, 2015, 209 p.; 32,95 \$

L'histoire visuelle du Québec est admirablement bien servie par des collections comme «Aux limites de la mémoire» des Publications du Québec. *Métier commerçant 1852-1977* commente près de 200 photographies de détaillants québécois; les plus anciens clichés datant du XIX<sup>e</sup> siècle montrent des marchés publics de Québec, de Montréal, de Joliette et de Trois-Rivières, tandis que d'autres rappellent le commerce de la fourrure qui existait depuis la Nouvelle-France. Parmi les images mémorables contenues ici, on revoit l'ancien mail Saint-Roch recouvrant la rue Saint-Joseph, une succursale de la Librairie Garneau, ou encore la façade d'origine du vénérable magasin Simons de la côte de la Fabrique, coïncé à l'époque entre le restaurant Kerhulu et la bijouterie Birks; on remarque avec étonnement l'affichage à prédominance anglaise sur cette artère commerçante du Vieux-Québec. Une autre photo montre le premier supermarché Steinberg de Westmount. Ailleurs, on voit des vendeuses courageuses de Dupuis Frères faisant du piquetage en 1952 pour protester contre la violation flagrante d'un droit fondamental: elles étaient victimes de discrimination en raison de leur âge puisque leurs employeurs voulaient remplacer les plus vieilles des employées par des plus jeunes, afin de «rajeunir» l'image de l'établissement. Les pages les plus intéressantes illustrent des pratiques commerciales révolues, par exemple les marchands ambulants de blocs de glace,

le laitier, des colporteurs des quartiers populaires, mais aussi ces clients faisant la file devant un comptoir de la Commission des liqueurs (l'ancêtre de la SAQ), où l'on devait remplir une fiche à remettre à un préposé dans un local sans étalage, sans vitrine et sans présentoir. Une limite d'une bouteille de spiritueux par client était imposée afin d'éviter de créer l'accoutumance. Dans un tout autre contexte, un système similaire de commandes avait été instauré par la



chaîne Distribution aux consommateurs, spécialisée dans la vente au comptoir et par catalogue de produits ménagers et d'accessoires de maison. On apprécie particulièrement la diversité des villes et régions représentées: le magasin général de Grand-Mère, celui d'Arthabaska ou de Saint-Hyacinthe. Claudine Marcoux réussit bien à contextualiser ces images pour dépasser l'anecdote ou une simple description.

Yves Laberge

**Henning Mankell**

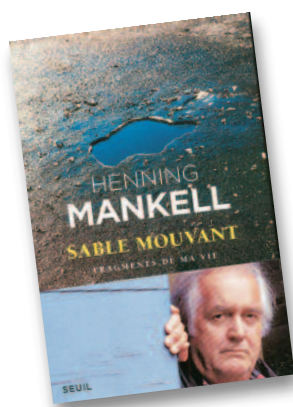
**SABLE MOUVANT**

*FRAGMENTS DE MA VIE*

Trad. du suédois par Anna Gibson

Seuil, Paris, 2015, 351 p. ; 34,95 \$

On le savait malade, très malade, mais la mort du grand écrivain suédois Henning Mankell en octobre dernier en a endeuillé plus d'un et je fais partie du nombre. Hasard ou pas, paraissait au même moment en version française le bouleversant *Sable mouvant*, que le romancier a écrit pendant ses traitements de chimiothérapie. Il avait reçu un diagnostic de cancer incurable en janvier 2014, il aura eu dix-huit mois de répit, assez de temps pour partager une dernière fois des souvenirs d'enfance et des moments-clés de sa vie d'adulte, assez de courage pour affronter l'angoisse de l'incertitude. « Tel est l'objet de ce livre. Ma vie. Ce qui a été, et ce qui est. [...] Même si la guérison était impossible, je pouvais encore vivre longtemps. » Cette pensée l'aura tenu debout.



Le maître du polar est aussi l'auteur de plusieurs romans, ouvrages pour la jeunesse et pièces de théâtre, mais il est surtout connu pour sa série d'intrigues policières vendues à plus de 40 millions d'exemplaires. Mankell a créé le personnage de Kurt Wallander en 1989 – un policier bourru et dépressif, un humaniste qui se considère comme un peu raté –, un *alter ego* qui comme lui est né en 1948 et habite la Scanie, au sud de la Suède. Dans *Une main encombrante*, l'écrivain précisait: « Je m'étais dit que j'allais créer un personnage [...] qui évoluerait sans cesse, mentalement et physiquement. Moi-même je n'arrête pas de changer; alors ça allait être pareil pour lui ».

Tout au long de *Sable mouvant*, au-delà des touchantes réminiscences introspectives, l'auteur autodidacte revient

sur ses convictions et ses préoccupations sociales ou politiques envers les laissés-pour-compte, que ce soit en Afrique ou en Suède. Sa plus grande inquiétude et son infinie tristesse demeurent sans contredit l'étendue des désastres environnementaux que connaît aujourd'hui la planète Terre. Revient ainsi en leitmotiv son incompréhension à l'égard du projet d'enfouissement des déchets nucléaires à Onkalo, en Finlande, « pour une durée indéterminée. Qui ne doit pas être inférieure à cent mille ans ». Une éternité. Qui sera encore vivant dans « trois mille générations humaines » et quels souvenirs l'habiteront ?

Mankell était un être de justice et de compassion, qui durant toute sa vie aura mis son intelligence et ses talents d'écrivain au service des plus démunis. Parfois, il fallait lire son engagement entre les lignes des histoires qu'il nous livrait; il fallait aller plus loin que le simple compte-rendu d'un meurtre que Wallander devait résoudre. Les quelque 350 pages de son testament nous rappellent non seulement sa grande culture, qu'il communique délicatement, sans jamais l'étaler, mais surtout à quel point il était toujours habité par l'espoir et le plaisir de vivre.

Les aficionados de Mankell ne pourront qu'apprécier son ultime témoignage, ses derniers enseignements. « Nul ne peut me voler la joie de créer moi-même ou de prendre part à ce que d'autres ont créé. »

Michèle Bernard

**Christoph Ransmayr**

**ATLAS D'UN HOMME INQUIET**

Trad. de l'allemand par Bernard Kreiss

Albin Michel, Paris, 2015, 458 p. ; 34,95 \$

Au gré de 70 récits à la fois brefs et denses, ce livre virtuose trace un parcours absolument sans faille. Christoph Ransmayr, esprit curieux et grand voyageur, réunit là un trésor de moments fugaces rapportés des quatre coins du globe. Tentative aussi belle que vaine de suspendre l'évanescence des choses et des êtres.

Chacun des récits commence par « Je vis... » et le rythme ainsi créé génère une attente, peut-être un désir. L'objet, le phénomène, le personnage, l'élément sur lequel s'ouvre le récit se déploie, se démultiplie et sature bientôt l'espace vital de quelques pages. Dans un monde aux frontières estompées, Ransmayr pose un regard pénétrant sur une série de points saillants de l'espace-temps. « Je vis une silhouette lointaine devant une tour de guet »; « Je vis une chaîne de collines noires »; « Je vis une tombe ouverte à l'ombre d'un araucaria géant »; « Je vis des fantômes »; « Je vis la fine main du batelier Sang »; « Je vis un gilet de sauvetage rouge au bord d'un champ d'épaves flottant dans l'océan ».



Indien»; «Je vis une femme explorée»...

Où que l'on se trouve, quel que soit le jour, quelle que soit l'heure, l'inattendu survient. Un taureau noir lâché dans l'arène charge le *rejoneador* monté sur son destrier blanc: qui, du taureau ou du cavalier, sortira vainqueur de l'affrontement? À quel moment un jeune albatros royal trouve-t-il en lui ce qu'il faut de confiance pour s'envoler

au-dessus des falaises battues par la tempête? Quel est le lien entre l'auteur et ce vieux professeur retraité que la mort vient cueillir sans crier gare, par un beau jour d'été, alors qu'il se rendait au cimetière allumer un cierge sur la tombe de sa femme?

Ransmayr, un homme inquiet? Possible, mais je dirais que la lecture de son atlas s'avère néanmoins une généreuse source de quiétude.

Gérald Baril

**Hélène Carrère d'Encausse**

**SIX ANNÉES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE 1985-1991**

**LA CHUTE DE L'EMPIRE SOVIÉTIQUE**

Fayard, Paris, 2015, 418 p.; 35,95 \$

Le titre du dernier ouvrage d'Hélène Carrère d'Encausse est trompeur, car le regard qu'elle porte sur les bouleversements qu'a connus l'Union soviétique à la fin du siècle dernier ne s'arrête pas avec l'effondrement de l'empire soviétique en 1991. Il couvre également toute la décennie 1990, les années où allaient ressusciter et se réinventer les communautés nationales disparues sous le bolchevisme.

La première partie de l'essai est principalement consacrée à Mikhaïl Gorbatchev. C'est lui qui, le premier, a reconnu la nécessité de réformer le système soviétique enlisé depuis des lustres dans l'inefficacité économique et l'immobilisme politique. Arrivé aux commandes du pays en 1985, le nouveau secrétaire général voulait réformer le régime en s'appuyant sur deux piliers: la *glasnost* et la *perestroïka*. Avec la *glasnost* (transparence), il comptait libérer une parole interdite depuis 70 ans et lever ainsi le voile sur les excès du stalinisme, ce qui, espérait-il, amènerait le peuple à se réconcilier avec son passé. La *perestroïka* (reconstruction), elle, visait à remettre l'économie soviétique sur les rails en réorientant les lieux de prise de décision du centre vers les républiques.

À cette époque, les positions de Boris Eltsine quant à l'avenir de l'Union soviétique n'apparaissent pas très claires. Issu de la filière du Parti communiste dont il avait gravi un à un les échelons, il vint à Moscou sous l'invitation de Gorbatchev. Sans être chaleureuse, leur relation sera cordiale pendant deux ans. Mais le tempérament bouillant et fougueux de Eltsine opposé à la prudence et à une certaine naïveté chez Gorbatchev creusera rapidement un fossé entre les deux hommes. Au fil des années et à travers une multitude d'instances politiques et gouvernementales, leurs affrontements se durciront. De conférences en plénums, de congrès en présidiums, Carrère d'Encausse nous en rapporte tous les tours et détours.

Un événement allait couper court aux discussions. À l'été 1991, une poignée de militaires et d'hommes politiques ourdissent un coup d'État pour démettre Gorbatchev de ses fonctions et réinstaurer un communisme pur et dur. Malgré l'échec lamentable des putschistes qui avaient mal évalué leurs appuis, Gorbatchev s'en trouva tout de même politiquement brisé. Eltsine, lui, deviendra *de facto* le militant infatigable de l'abolition du Parti communiste plaidant pour l'instauration d'une nouvelle entente politique entre les républiques devenues États indépendants: ce sera la création de la CEI (Communauté des États indépendants).

Il fallait toutefois empêcher tout retour au pouvoir des tenants, encore nombreux, du communisme même s'il était aboli, d'où la précipitation à se lancer dans une privatisation tous azimuts des industries et des entreprises de l'ère communiste. Ce seront les années de turbulences économiques qui verront l'économie soviétique piquer davantage encore du nez en même temps qu'émergeront à la fois une nouvelle classe sociopolitique, les oligarques, et un nouvel homme fort, Vladimir Poutine.

Spécialiste incontestée de l'histoire de la Russie, dont sa famille est originaire, Hélène Carrère d'Encausse ne cache pas son admiration pour Gorbatchev et Eltsine. Ces hommes sont à l'origine du plus grand bouleversement géopolitique du siècle dernier, écrit-elle. C'est sans doute pour leur rendre hommage qu'elle s'est astreinte, dans son ouvrage, à un travail de recherche d'une minutie admirable à défaut d'être toujours passionnant.

Yvon Poulin

